

À QUEL *LOGOS* CORRESPOND ΛΑ ΣΥΜΠΛΟΚΗ ΤΩΝ ΕΙΔΩΝ DU *SOPHISTE* ?

RÉSUMÉ

Cet article est consacré au problème du rapport entre l'entrelacement des genres (συμπλοκή τῶν εἰδῶν) et le *logos* dans le *Sophiste*. Après avoir brièvement présenté le problème, je discute, dans la première partie, différentes solutions proposées par les commentateurs. Je cherche à montrer qu'aucune de ces solutions n'est pleinement satisfaisante. Dans la deuxième partie, je propose une nouvelle solution au problème de la συμπλοκή τῶν εἰδῶν fondée sur une distinction entre deux types de *logos*, le *logos* dialectique et le *logos* doxique. Dans la troisième partie, je cherche à justifier textuellement cette solution en recourant à la fois au texte du *Sophiste* lui-même et à la dernière partie du *Théétète*. Dans ma conclusion, je suggère que la distinction entre *logos* dialectique et *logos* doxique correspond à une différence qui traverse toute l'œuvre de Platon, à savoir la différence entre connaissance et opinion.

ABSTRACT

This paper deals with the problem of the συμπλοκή τῶν εἰδῶν in the *Sophist*. In the first part, after a brief presentation of this problem, I discuss different solutions which have been proposed in the recent literature. I try to show that none of them is entirely satisfying. In the second part, I propose and explain a new solution based on a distinction between two types of *logos* : dialectical *logos* and doxastic *logos*. In the third part, I try to justify this solution on the basis of some passages of the *Sophist* and of the final part of the *Theaetetus*. To conclude, I suggest that the distinction between dialectical *logos* and doxastic *logos* matches the difference between knowledge and belief made by Plato in his dialogues.

Introduction

Une des grandes réussites de l'étranger dans le *Sophiste* consiste à mettre en évidence la forme du non-être et à démontrer que l'être n'est pas (251a5-259d8¹). La difficulté qui va nous occuper dans cet article naît d'une remarque qui suit immédiatement ce coup de force contre l'ontologie parménidienne². À ce niveau du texte, l'étranger déclare qu'entreprendre de séparer tout de tout revient à ignorer les muses et la philosophie (259d9-e2). Afin de clarifier son propos pour un Théétète déconcerté (259e3), il explique encore que la séparation entre chaque chose et tout le reste est la manière la plus radicale d'anéantir tout discours (259e4-5) ; car, enchaîne-t-il, « c'est par l'entrelacement des formes les unes avec les autres que le *logos* est advenu pour nous » (διὰ γὰρ τὴν ἀλλήλων τῶν εἰδῶν συμπλοκὴν ὁ λόγος γέγονεν ἡμῖν, 259e5-6). Cette phrase a provoqué une controverse exégétique importante. En effet, un peu plus loin dans son raisonnement, l'étranger fournit comme exemples de *logoi* « Théétète est assis » et « Théétète vole » (263a2, 263a9). Or, ces *logoi* semblent contenir chacun tout au plus *une* forme, à savoir la forme être-assis ou voler, et *non pas* un entrelacement de formes. Pourquoi prendre la peine d'expliquer que c'est par l'entrelacement des formes les unes avec les autres que le *logos* est advenu si c'est pour ensuite examiner des *logoi* qui ne comportent pas un tel entrelacement ? Tel est le problème la συμπλοκὴ τῶν εἰδῶν dans le *Sophiste*. Ce problème a-t-il échappé à Platon³ ?

¹ Sauf indication contraire, toutes les références sont faites au *Sophiste*. J'ai suivi le texte grec et la numérotation des lignes de la nouvelle édition oxonienne des *Platonis Opera*, vol. 1 (E.A. Duke, W.F. Hicken, W.S.M. Nicoll, D.B. Robinson, et J.C.G. Strachan, *Platonis Opera, Vol. 1*, Oxford, Clarendon Press, 1995). Pour les dialogues ne figurant pas dans ce volume, j'ai suivi la numérotation de l'édition Burnet (J. Burnet, *Platonis Opera*, Oxford, Clarendon Press, 1900-1907).

² L'expression « coup de force ontologique » fait écho au βιάζεσθαι des lignes 241d6-7 dans lesquelles l'étranger expose son programme à Théétète.

³ D. Ross, *Plato's Theory of Ideas*, Oxford, Clarendon Press, 1951, p. 115,

Les commentateurs ont pensé que non et ont donc proposé différentes solutions pour le résoudre. Bien que ces solutions ne semblent pouvoir être totalement exclues, je vais tenter de montrer qu'aucune n'est entièrement satisfaisante et qu'il convient, par conséquent, d'introduire et d'étayer textuellement et conceptuellement une nouvelle solution à ce problème.

1. Les solutions proposées par les commentateurs

Commençons donc par examiner les solutions qui ont été proposées jusqu'à présent par les commentateurs.

Certains tentent de contourner le problème en ne prenant pas le principe énoncé par l'étranger littéralement : peut-être celui-ci veut-il dire qu'*au moins une forme* est impliquée dans tout *logos*⁴. Cependant, cette façon de lire l'affirmation de l'étranger ne résout pas le problème, elle ne fait précisément que le contourner. De plus, si l'étranger voulait simplement dire que tout *logos* mentionne au moins *une* forme, il aurait mieux fait de ne pas préciser que les formes s'entrelacent *les unes avec les autres* (τὴν ἀλλήλων... τῶν εἰδῶν συμπλοκίην)⁵.

Une autre façon d'accorder la déclaration de 259e5-6 avec les exemples fournis ultérieurement par l'étranger consiste à soutenir que, tout bien considéré, le *logos* « Théétète est assis » contient bel et bien

estime que 259e5-6 constitue un *over-statement* (une exagération). P. Clarke, « The interweaving of the forms with one another: *Sophist* 259e », *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, 12, 1994, p. 37, pense qu'il n'est pas exclu que Platon n'ait pas réalisé que sa remarque sur le lien entre l'entrelacement des formes et le *logos* en 259e dût s'appliquer aux exemples de *logoi* qu'il fournit ultérieurement.

⁴ Cf. F.M. Cornford, *Plato's Theory of Knowledge : The Theaetetus and the Sophist*, New York, Dover, 2003 (publié pour la première fois en 1935), p. 300-1 et p. 314.

⁵ Comme le remarque à juste titre J.L. Ackrill, « ΣΥΜΠΛΟΚΗ ΕΙΔΩΝ », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 2, 1955, p. 31.

un entrelacement de formes. Il y a plusieurs façons d'obtenir ce résultat.

Il est tout d'abord possible de soutenir que l'entrelacement de formes contenues par « Théétète est assis » n'est rien d'autre que l'entrelacement des expressions linguistiques figurant dans cet énoncé, à savoir le nom « Théétète » et la forme verbale « est assis »⁶. Une telle façon de voir les choses gagne en plausibilité quand on remarque qu'*en tant qu'elles sont répétables et séparables*, les expressions linguistiques peuvent être envisagées comme des genres⁷. Cependant, quelques lignes après avoir fait référence à l'entrelacement des formes, l'étranger compare, *mais n'identifie pas* cet entrelacement à celui des expressions linguistiques (cf. 261d1-3 ; 262d8-e2)⁸. Qui plus est, de nombreux arguments appartenant au coup de force de l'étranger ne peuvent être interprétés correctement si les genres sont envisagés comme des expressions linguistiques⁹. Ainsi, ni la communauté du changement et du même qui explique que l'on puisse dire le changement, « le même » (cf. 256b1-2), ni les relations entre le changement et l'être (cf. 254d10 ; 256a1) ne sont réductibles à la communauté des expressions linguistiques « changement » et « (est) le même » ou « changement » et « être ».

⁶ Ainsi, Hackforth (cf. R. Hackforth, « False statement in Plato's *Sophist* », *Classical Quarterly*, 39, 1945, p. 57, n. 2) pense que l'entrelacement des εἰδή en 259e5-6 désigne l'entrelacement de « parties du discours ».

⁷ Cf. N. Denyer, *Language, Thought and Falsehood in Ancient Greek Philosophy*, Londres et New York, Routledge, 1991, p. 160-3. Il n'y a probablement pas de différence essentielle entre forme (εἶδος), genre (γένος) et idée (ιδέα), du moins dans le *Sophiste*, cf. F.M. Cornford, *op. cit.*, p. 261, n. 1 et p. 276 ; R.S. Bluck, *Plato's Sophist*, Manchester, Manchester University Press, 1975, p. 133 ; A. Gómez-Lobo, « Plato's description of dialectic in the 'Sophist' 253d1-e2 », *Phronesis*, 22, 1977, p. 31, n. 5 ; N. Notomi, *The Unity of Plato's Sophist : Between the Sophist and the Philosopher*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 234, n. 45.

⁸ Cf. V. Harte, *Plato on Parts and Wholes : The Metaphysics of Structure*, Oxford, Clarendon Press, 2002, p. 170, n. 17.

⁹ Cf. P. Clarke, *art. cit.*, p. 38-9.

D'autres commentateurs, cependant, ont cru pouvoir détecter la présence d'un entrelacement de formes *non-linguistiques* dans le *logos* « Théétète est assis » : soit en arguant que la forme voyelle qu'est l'être relie Théétète à la forme correspondant au prédicat « assis »¹⁰ ; soit en soulignant que la forme correspondant au prédicat « assis », pour compter parmi les genres, doit avoir une communauté avec l'être¹¹ ; soit parce qu'en Théétète plusieurs formes se trouveraient co-instantiées¹², par exemple les formes correspondant aux prédicats « humain » et « assis » ; soit, enfin, parce que Théétète serait un nom propre dissimulant la liste de toutes les formes auxquelles l'individu répondant au nom de « Théétète » participe¹³. Toutes ces solutions souffrent toutefois d'un inconvénient textuel majeur : le mot « forme » n'est tout simplement *jamais* prononcé relativement aux *logoi* « Théétète est assis » et « Théétète vole ».

En outre, ces solutions partagent une présupposition qui, bien qu'assez répandue, me semble contestable : pour Platon, le monde sensible, en raison de son indétermination, ne serait pas appréhendable en tant que tel, mais le serait uniquement par l'intermédiaire des formes qui le déterminent et le structurent¹⁴. Cette présupposition explique

¹⁰ Cf. J.M.E. Moravcsik, « ΣΥΜΠΛΟΚΗ ΕΙΔΩΝ and the genesis of ΛΟΓΟΣ », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 42, 1960, p. 125-7 ; J.M.E. Moravcsik, « Being and meaning in the *Sophist* », *Acta Philosophica Fennica*, 14, 1962, p. 60. Trente ans plus tard (cf. son *Plato and Platonism: Plato's Conception of Appearance and Reality in Ontology, Epistemology, and Ethics, and its Modern Echoes*, Oxford-Cambridge (Mass.), Blackwell, 1992, p. 201), Moravcsik semble avoir changé d'avis en raison de l'objection textuelle que je vais évoquer dans un instant.

¹¹ Cf. M. Frede, *Prädikation und Existenzaussage : Platons Gebrauch von '...ist...' und '...ist nicht...' im Sophistes*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1967, p. 43.

¹² Cf. P. Clarke, *art. cit.*, p. 35, p. 47 *sq.*

¹³ Cf. D.W. Hamlyn, « The communion of forms and the development of Plato's logic », *Philosophical Quarterly*, 5, 1955, p. 294-5.

¹⁴ Cette présupposition est présente de manière exemplaire chez D.W. Hamlyn, *ibid.*, p. 294, d'après qui, sans la « superstructure » des formes

pourquoi ces interprètes pensent qu'un énoncé simple comme « Théétète est assis » contient, d'une manière ou d'une autre, dans le prédicat ou dans le sujet ou dans les deux, une ou plusieurs formes. J'accorde volontiers que, dans les dialogues de Platon, le monde sensible est indéterminé, infiniment varié et doit être déterminé conceptuellement par l'âme pour être appréhendable. Cependant, je ne suis pas sûr que cette détermination ne puisse s'opérer *que* par l'intermédiaire des formes. C'est d'ailleurs bien parce que tout le monde ne mobilise pas de prime abord des formes pour juger ou appréhender la réalité que le sophiste peut, par exemple, utiliser le prédicat « juste » en ignorant ce qu'est la justice ou en ayant une opinion erronée à son sujet (*cf.* 267c2-3). On peut même considérer que l'un des enseignements des dialogues de Platon est que la plupart des gens qui mobilisent le prédicat « juste » ou « vertueux » dans leurs jugements n'ont aucune idée de ce que sont la justice et la vertu en elles-mêmes, mais se fondent au contraire sur leur éducation, leur culture ou encore leur maîtrise du langage ordinaire pour attribuer ces prédicats. Ce constat n'est d'ailleurs pas limité au domaine des vertus. Prenons un jugement tel que « ce doigt est à la fois dur et mou ». D'après le livre VII de la *République* (*cf.* 523e3-524d1), ce jugement ou cette perception¹⁵ contradictoire peut solliciter et éveiller l'intelligence de celui qui l'émet ou la reçoit en l'entraînant à réfléchir sur ce que sont le dur et le mou en eux-mêmes. Il est donc clair qu'au moment même de juger ou de percevoir, ces prédicats ne sont pas connus *comme formes* par ceux qui opèrent ces jugements ou qui ont ces perceptions. Si les prédicats mobilisés

imposée sur l'infinie variété du monde sensible, le langage lui-même ne serait pas possible.

¹⁵ Notons que, dans la *République*, la perception et le jugement ne sont pas encore pleinement distingués comme ils le seront dans le *Théétète*, *cf.* S. Delcomminette, « Quel rôle joue l'éducation dans la perception ? », dans D. El Murr (éd.), *La mesure du savoir. Études sur le Théétète de Platon*, Paris, Vrin, 2013, p. 84-5. Ce point n'affecte toutefois pas le sens général de mon argumentation.

étaient d'emblée connus comme formes, il n'y aurait même pas besoin de réfléchir au sens de ces déterminations contradictoires. Seul le travail dialectique permet de réfléchir un concept que nous utilisons habituellement pour déterminer notre expérience, de définir de manière cohérente ce concept et d'atteindre, finalement, la connaissance d'une forme. En outre, rien n'indique qu'un jugement ou une perception contradictoire suscite nécessairement ce travail de définition dialectique. Tous ceux qui sont confrontés à la dureté et à la mollesse de leur doigt ne s'interrogent pas sur ce que sont la dureté et la mollesse en elles-mêmes, car tout le monde n'est pas animé par un désir de connaissance. Cependant, ne pas s'interroger sur les formes de la dureté et de la mollesse n'empêche personne d'affirmer que son doigt est à la fois dur et mou¹⁶. Ainsi, pour en revenir à nos exemples du *Sophiste*, s'il est vrai qu'*in fine*, c'est-à-dire après un travail définitionnel, on peut connaître la forme correspondant au prédicat « assis » ou « volant » structurant la réalité empirique qui apparaît de telle ou telle manière, il ne me semble pas que la compréhension de « Théétète est assis » présuppose la connaissance de la forme être-assis. Il est vrai qu'un tel argument repose lui-même sur une certaine interprétation de la notion de « forme » comme le résultat d'un travail de définition plutôt que comme un concept ou une propriété. À ce titre, ce raisonnement pourrait très bien être rejeté par les tenants des interprétations mentionnées ci-dessus. Il n'en reste pas moins que, textuellement, le mot « forme » n'est pas prononcé relativement à « Théétète est assis ».

Une façon alternative de résoudre le problème posé par la *συμπλοκή τῶν εἰδῶν* consiste à résister à l'impression qui s'impose de prime abord selon laquelle le principe énoncé par l'étranger concerne le *contenu* de tout énoncé. Peut-être l'étranger est-il bien plutôt en train d'expliquer que l'entrelacement des formes est une *condition* du sens de tout discours. Par exemple, on pourrait estimer que l'énoncé « Théétète est assis » est un énoncé significatif car il exclut « Théétète est debout ». Or, d'après les tenants de cette lecture, une telle exclusion repose sur la relation d'incompatibilité entre la forme

¹⁶ Je suis ici les analyses proposées par S. Delcomminette, *ibid.*, p. 89-90.

désignée par le prédicat « assis » et celle désignée par le prédicat « debout ». De cette façon, l'énoncé « Théétète est assis » présuppose bien un entrelacement, c'est-à-dire une relation d'incompatibilité, entre les formes¹⁷. Cependant, il paraît peu probable que le terme « entrelacement » (συμπλοκή) puisse recouvrir la relation d'incompatibilité. Il semble au contraire que deux formes s'« entrelacent » l'une avec l'autre seulement si elles sont compatibles. En outre, même si l'on admet, par exemple, que le changement et la stabilité sont entrelacés au sens où ils sont incompatibles, ce qui résulte de cet entrelacement est précisément un *logos impossible* et non pas un *logos* significatif (cf. 252d2-11 ; 255a4-b7)¹⁸. Enfin, comme je l'ai suggéré dans le paragraphe précédent, rien n'indique qu'avant toute clarification dialectique ou avant tout acte de position philosophique, le prédicat « assis » renvoie à une forme dans l'esprit de celui qui l'attribue à Théétète¹⁹.

L'idée selon laquelle le principe énoncé par l'étranger ne concerne *pas* le contenu de tout énoncé peut être poussée un cran plus loin. Peut-être la déclaration de l'étranger ne concerne-t-elle *ni* le contenu de tout énoncé *ni même* les conditions du sens de tout énoncé, mais seulement les conditions de *l'être même du logos*. Sans entrelacement des formes, soulignent certains, il n'y aurait pas d'entrelacement entre le genre de l'être et celui du *logos* et il n'y aurait donc pas de genre du *logos* tout court. Mais comme l'étranger a montré qu'il y a un entrelacement des

¹⁷ Cf. J.L. Ackrill, *art. cit.*, p. 34.

¹⁸ Cf. R.S. Bluck, « False statement in the *Sophist* », *Journal of Hellenic Studies*, 77, 1957, p. 182 ; A.L. Peck, « Plato's "Sophist" : The συμπλοκή τῶν εἰδῶν », *Phronesis*, 7, 1962, p. 47-9.

¹⁹ Une variante de l'interprétation d'Akrill envisagée dans ce paragraphe est proposée par N.P. White, *Plato : Sophist*, Translated, with Introduction and Notes, Indianapolis-Cambridge (Mass.), Hackett, 1993, p. xiv. D'après ce commentateur, la signification de « Théétète est assis » est conditionnée par la différence entre la forme être-assis et la forme debout. Mais je ne vois toujours pas pourquoi l'étranger dirait de deux formes différentes l'une de l'autre qu'elles « s'entrelacent ». Le gain par rapport à l'interprétation en termes d'incompatibilité semble minime.

genres et que parmi les genres qui communiquent, tous communiquent avec l'être (cf. 259a5), il suit bien que le *logos* communique avec l'être, qu'il *est* et que c'est un genre parmi les autres (cf. 260a5-6). En ce sens, l'entrelacement des formes est bien la condition de la naissance du *logos*, comme l'étranger le dit en 259e5-6, sans que cela signifie qu'un *logos* particulier comme « Théétète est assis » implique lui aussi d'une façon ou d'une autre un entrelacement de genres²⁰. Cette solution m'apparaît comme la plus séduisante parmi celles qui ont été proposées par les commentateurs. À vrai dire, il me semble même que c'est une interprétation possible des répliques de l'étranger qui suivent la mention de la συμπλοκή τῶν εἰδῶν en 259e5-6. Immédiatement après avoir mentionné l'entrelacement des formes, l'étranger rappelle en effet à Théétète l'opportunité d'avoir combattu les tard-venus en les obligeant à admettre le mélange de certaines choses avec d'autres (260a1-3 ; cf. 251a5-252e8). Or l'opportunité d'un tel combat consiste précisément à pouvoir compter le *logos* parmi les genres (260a5-6). Le raisonnement à l'œuvre dans ces lignes pourrait bien être celui défendu par les tenants de l'interprétation qui vient d'être exposée : le mélange des choses les unes avec les autres suppose le mélange du *logos* avec l'être et confère donc au *logos* son être et son statut de genre. Deux raisons complémentaires me contraignent cependant à renoncer à cette interprétation.

La première réside dans la force connotée par le terme d'« entrelacement » (συμπλοκή) ultérieurement dans le dialogue. Un peu plus loin dans son raisonnement, l'étranger déclarera que c'est seulement une fois accompli le mélange ou l'accord des noms et des verbes que le premier entrelacement (ἡ πρώτη συμπλοκή) devient immédiatement un *logos* (cf. 262c5-6). Manifestement, les items ici entrelacés sont

²⁰ Cf. A.L. Peck, *art. cit.*, p. 57-60, suivi par S. Delcomminette, *L'inventivité dialectique dans le Politique de Platon*, Bruxelles, Ousia, 2000, p. 135-6, n. 117 et F. Teisserenc, *Le Sophiste de Platon*, Paris, PUF/CNED, 2012, p. 141-2. Bien entendu, soutenir que « Théétète est assis » n'implique pas nécessairement un entrelacement de formes ne revient pas du tout à nier qu'il implique un autre entrelacement, celui d'un nom et d'un verbe (cf. 262c4-7).

bien les *ingrédients à chaque fois différents contenus dans tout logos élémentaire*, par exemple les combinaisons possibles entre les noms et les verbes mentionnés à cet endroit par l'étranger²¹, plutôt que le genre des noms et celui des verbes dont l'entrelacement serait la condition *sine qua non* de la disponibilité même d'un *logos* élémentaire. Parallèlement, les formes entrelacées en 259e5-6 me paraissent également désigner des ingrédients à chaque fois différents contenus dans les *logoi* plutôt que les genres de l'être et du *logos* dont l'entrelacement serait la condition *sine qua non* de la disponibilité du *logos* comme genre.

La deuxième raison tient dans le fait qu'en 259e5-6, l'étranger fait certainement référence aux arguments qu'il a proposés précédemment²². Or, précédemment, les genres entrelacés correspondaient bien au *contenu* d'un *logos* particulier plutôt qu'à la condition générale de disponibilité du *logos* comme genre : ainsi, le mélange du changement et du même implique que l'on puisse dire, dans un *logos* particulier, que « le changement est le même » (256b1-2), mais n'implique rien à propos du *logos* en général. Si le principe énoncé en 259e5-6 fait référence aux rapports entre genres et *logoi* que l'on trouve précédemment dans la partie constructive du dialogue – et il semble bien qu'il le fasse –, alors ce principe doit énoncer quelque chose à propos du rapport entre l'entrelacement de certains genres et le contenu de certains *logoi*²³.

Ces deux raisons me poussent à croire qu'il est erroné de résister à l'impression qui s'impose de prime abord selon laquelle le principe énoncé par l'étranger concerne les ingrédients que l'on trouve *contenus* dans un *logos*.

En résumé, toutes les tentatives d'accorder la déclaration de 259e5-6 avec les exemples fournis par l'étranger me semblent enfermées dans

²¹ C'est-à-dire, pour les noms, « lion », « cerf », « cheval » et, pour les verbes, « marche », « court », « dort » (cf. 262b5 ; 262b9-10).

²² Cf. l'usage du parfait γέγονεν en 259e6, souligné par M. Frede, *op. cit.*, p. 43.

²³ Comparer P. Clarke, *art. cit.*, p. 38.

une aporie : *d'une part*, l'étranger ne dit jamais explicitement que « Théétète est assis » contient la moindre forme, ce qui semble exclure toutes les interprétations qui décèlent une structure eidétique sous cet énoncé ; *d'autre part*, le principe formulé par l'étranger sur l'entrelacement des formes concerne les ingrédients que l'on trouve *contenus* dans un *logos*, ce qui semble exclure que l'étranger ait seulement en vue la communauté du *logos* et de l'être.

2. La distinction entre *logos* doxique et *logos* dialectique

Une piste intéressante, mais peu exploitée, pour résoudre cette aporie consiste à noter que, dans le *Sophiste*, le terme *logos* est utilisé dans au moins deux acceptions très différentes.

D'après une première, le *logos* désigne ce qui permet de passer d'un simple accord sur le nom de quelque chose à un accord sur la chose même (τὸ πρᾶγμα αὐτό) ou sur la fonction de cette chose (τὸ ἔργον) (cf. 218c1-5). Par exemple, l'étranger ne se satisfait pas d'un accord sur le nom « pêcheur à la ligne » ou sur le nom « sophiste », mais il cherche à fournir leur *logos* respectif. Le vocabulaire utilisé par l'étranger au moment de fournir ces *logoi* atteste du fait qu'ils sont constitués par un entrelacement de genres (cf. l'utilisation de συμπλέξαντες en 268c6 juste avant de fournir le *logos* final du sophiste) ou, plus exactement, par un entrelacement du nom de ces genres. Ce *logos* peut être qualifié de *logos dialectique* dans la mesure où il reprend les résultats de l'application de la méthode de division, qui constitue au moins partiellement la dialectique (cf. 253d1), à un objet que les interlocuteurs du dialogue cherchent à définir. Ainsi, le *logos* dialectique du pêcheur à la ligne est constitué de l'entrelacement de toutes « les parties de droite » obtenues en divisant l'acquisition et les espèces qui en dérivent (cf. 221a7-c3)²⁴. Il en va de même pour le

²⁴ En 264e1, l'étranger nomme la partie d'un genre dans laquelle se trouve l'objet qu'il cherche à définir « partie de droite » de ce genre. Toutefois, ce qui

logos dialectique du sophiste, sauf que sont cette fois entrelacées les parties de droite issues de la division de la production (cf. 268c8-d2).

Pris en ce sens, le *logos* est en outre étroitement associé à la fonction linguistique qui consiste à *nommer*, comme en témoigne le fait que l'étranger paraît considérer l'entrelacement de formes constituant le *logos* dialectique du sophiste comme une manière de lier son *nom* (cf. 268c5-6)²⁵. Ce point est confirmé par un passage du *Politique* dans lequel l'étranger présente la récapitulation de la définition du politique comme une manière de lier le *logos* de son *nom* (συνείρωμεν (...) τὸν λόγον τοῦ ὀνόματος, *Politique* 267a4-5). Le *logos* dialectique substitue donc à un nom qui pourrait désigner quelque chose de différent pour chacun, un nom qui laisse clairement transparaître la chose qu'il nomme. La chose même appelée « sophistique » n'est rien d'autre que cet entrelacement des parties de droite issues de la division de la production et c'est ce que le *logos* dialectique contenant cet entrelacement manifeste.

Il est finalement capital de noter que l'entrelacement contenu dans un *logos* dialectique ne peut rendre ce *logos* faux. En effet, cet entrelacement de formes est censé être équivalent à l'objet de l'enquête dialectique, *qui est lui-même un genre ou une idée* (par exemple le genre du sophiste ou du pêcheur à la ligne). Par conséquent, si l'on substitue, dans un entrelacement donné, une forme à une autre, il n'en résulte ni un second « état-de-choses » qui diffère du premier seulement par sa

constitue la partie droite dans une division donnée peut tout aussi bien se retrouver à gauche dans une autre division, comme l'ont bien vu P. Pellegrin, « Le *Sophiste* ou de la division : Aristote-Platon-Aristote », dans P. Aubenque (éd.), *Études sur le Sophiste de Platon*, Naples, Bibliopolis, 1991, p. 399-400, et S. Delcomminette, *op. cit.*, p. 91-2.

²⁵ Dans la question Οὐκ οὖν συνδήσομεν αὐτοῦ, καθάπερ ἔμπροσθεν, τοῦνομα συμπλέξαντες ἀπὸ τελευτῆς ἐπ' ἀρχήν; (268c5-6), je suppose que αὐτοῦ (...) τοῦνομα (« le nom de celui-ci », c'est-à-dire du sophiste) est le complément de συνδήσομεν (« lier ensemble ») plutôt que de συμπλέξαντες (« entrelacer »), cf. M. Dixsaut, « La dernière définition du sophiste (*Sophiste*, 265b-268b) », repris dans *Platon et la question de la pensée. Études platoniciennes I*, Paris, Vrin, 2000, p. 271, n. 1.

composante prédicative, ni l'attribution d'une détermination différente à une même chose – attribution qui pourrait éventuellement être fausse –, mais simplement une autre idée, différente de l'idée obtenue lors de l'entrelacement initial et par rapport à laquelle il n'y a aucun sens à se demander si elle est vraie ou fausse, si elle a lieu ou non. En entrelaçant par exemple la technique avec la théorie plutôt qu'avec la production, on obtient *l'idée même de science théorique* plutôt que celle de technique productive et on s'oriente vers une définition du politique plutôt que vers une définition du sophiste (cf. *Politique* 258b3-259d6)²⁶. Or, il n'y a aucun sens à dire que l'idée de politique ou de science théorique est plus « fausse » ou plus « vraie » que l'idée de sophiste ou de technique productive. Dans le pire des cas, si un dialecticien en venait à mélanger deux genres qui refusent de se mélanger, il ne penserait pas une autre idée, mais il ne penserait rien du tout. Un tel *logos* dialectique qui ne peut être rendu faux constitue le *logos* de la science telle que la conçoit Platon²⁷.

D'après une seconde acception, le *logos* contient, non pas un entrelacement de formes (ou du nom de ces formes), mais un entrelacement d'un nom signifiant un agent et d'un verbe signifiant une action (cf. 261d1-262e2 et particulièrement 262c2-7). Pour les raisons indiquées dans la section précédente, il n'est nullement nécessaire que le verbe impliqué dans un tel *logos* corresponde de prime abord à une forme, un genre ou une idée dans l'esprit de celui qui l'énonce. La plupart du temps et dans les jugements courants, ce n'est même pas le cas. Par contraste avec ce qui se produit dans le cas du *logos* dialectique, celui qui entrelace un nom signifiant un agent et un verbe signifiant une

²⁶ On notera que science et technique (ou : art) renvoient manifestement au même genre, cf. 257c7-d3 ; *Politique* 258b7 avec 258d5 ; P. Crivelli, *Plato's Account of Falsehood, A Study of the Sophist*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 18.

²⁷ Ma conception du *logos* dialectique doit beaucoup à S. Declomminette, *op. cit.*, p. 134-43. Voir également l'utilisation de l'expression « *logos* dialectique » par M. Dixsaut, « Du *logos* qui s'ajoute à l'opinion au *logos* qui en libère », dans D. El Murr (éd.), *op. cit.*, p. 137.

action fait *plus* que nommer : il détermine ou limite (περoάvει) l'agent nommé au moyen de tel ou tel verbe et ce faisant *énonce* (λέγει) quelque chose à son sujet (cf. 262d2-7)²⁸.

En outre, loin de correspondre à *une idée ou un genre* fait de l'entrelacement de plusieurs formes, le corrélat ontologique d'un *logos* contenant un nom et un verbe est toujours caractérisé par une complexité irréductible : que ce soit celle d'un « état-de-choses » composé d'un agent et d'une action ou celle d'un événement au cours duquel un locuteur associe un agent et une action sans même composer ou créer un « état-de-choses »²⁹. Or, c'est précisément au sein de cette complexité du rapport entre l'agent et l'action que vient se loger la possibilité d'être faux pour un tel *logos*. En effet, il est parfaitement possible qu'un agent n'accomplisse en réalité pas l'action qu'il est supposé accomplir d'après ce *logos*. Dans les termes du *Sophiste*, un *logos* est faux s'il énonce que l'agent accomplit une action qui est autre que toutes celles effectivement accomplies par celui-ci (cf. 263b7³⁰).

Enfin, pour achever de caractériser cette seconde acception du

²⁸ Pour la traduction de περoάvει par « délimite », cf. G. Rudebusch, « Does Plato think false speech is speech ? », *Noûs*, 24, 1990, p. 601-2. D'autres commentateurs traduisent περoάvει par « accomplit » et comprennent que, quand quelqu'un entrelace des verbes avec des noms, il accomplit un acte de langage, cf. P. Crivelli, *op. cit.*, p. 227-8.

²⁹ P. Crivelli, *op. cit.*, p. 230-1 défend la seconde hypothèse, mais les propos de l'étranger en 262e13-14 (« je vais t'énoncer un énoncé en rassemblant (συνθεις) une chose et une action par le moyen d'un nom et d'un verbe ») me paraissent favoriser la première. Ce point est cependant trop complexe pour être tranché dans le cadre de cet article. L'important est de saisir la complexité irréductible du corrélat du *logos* obtenu par l'entrelacement d'un nom et d'un verbe.

³⁰ Je présuppose ici la validité de l'interprétation « oxonienne » de cette réplique extrêmement controversée, cf. la démonstration convaincante de P. Crivelli, *op. cit.*, p. 233-59. Ma seule divergence par rapport à cette interprétation telle qu'elle est parfois présentée tient dans le fait que je ne considère pas que toutes les actions accomplies par Théétète désignent de prime abord toutes les formes auxquelles Théétète participe : voir mes commentaires à ce sujet dans la première section.

terme *logos*, on notera que, dans le *Sophiste*, Platon ne se contente pas de prouver la possibilité de la fausseté dans le *logos* (ou du moins dans un certain type de *logos*), mais qu'il transfère ses résultats à l'opinion (δόξα), puis enfin à l'apparence (φαντασία) en vertu de la présence d'une affirmation et d'une négation dans tous ces phénomènes cognitifs (cf. 263d6-264b5 et particulièrement 263e10-13)³¹. Or, s'il est parfaitement vrai que le mouvement de l'argumentation va du domaine du *logos* à celui de la *doxa* plutôt que l'inverse, il est cependant vraisemblable que, d'un point de vue *génétiq*ue, l'affirmation ou la négation silencieuse dans l'âme *précède* le plus souvent son extériorisation vocale dans un énoncé. En tout cas, en *Philèbe* 38b12-e5, c'est à *partir de* la formation de l'opinion que se conçoit l'énonciation plutôt que l'inverse³². D'après ce point de vue *génétiq*ue, le *logos* composé d'un

³¹ Comme le terme φαντασία désigne une opinion ou un jugement qui se présente par l'intermédiaire d'une sensation (δι' αἰσθήσεως, cf. 264a4-6) et que l'imagination est une faculté qui s'active uniquement quand l'objet d'une sensation est absent (cf. *Philèbe* 39b3-c3), il semble inopportun de traduire φαντασία par « imagination », cf. F.M. Cornford, *op. cit.*, p. 319-20. Le substantif φαντασία est dérivé par Platon du verbe φαίνετα (cf. 264b1 avec 264a6) qui signifie « il apparaît ». La traduction la plus naturelle de φαντασία est donc « apparence », cf. par exemple les traductions de N.P. White, *op. cit.*, p. 60 et de P. Crivelli, *op. cit.*, p. 260. Parmi les traducteurs francophones, A. Diès (dans *Platon : Le Sophiste*, Notice, texte et traduction, troisième édition, Paris, Les Belles Lettres, 1955, p. 384) traduit par « imagination », L. Robin (dans *Platon : Œuvres complètes II*, traduction nouvelle et notes, avec la collaboration de J. Moreau, Paris, Gallimard, 1950, p. 331) propose entre guillemets « représentation imaginative » et N.-L. Cordero (dans *Platon : Le Sophiste*, traduction inédite, introduction et notes, Paris, GF Flamamrion, 1993, p. 198), « illusion ». Cette dernière traduction n'est pas meilleure que les deux premières : la *phantasia*, comme d'ailleurs la *doxa* ou le *logos*, est *parfois* (cf. ἐνίοτε, 264b4) fautive, elle n'est pas tout le temps illusoire. Par ailleurs, il ne me semble pas que le texte offre une base suffisante pour interpréter la *phantasia* à partir de la notion kantienne d'imagination productrice comme le propose F. Teisserenc, *op. cit.*, p. 162, n. 1.

³² Cf. J. Stenzel, *Plato's Method of Dialectic*, Translated and Edited by D.J. Allan, Oxford, Clarendon Press, 1940, p. 115.

nom et d'un verbe est l'expression vocale d'une *doxa* silencieuse : pour faire court, c'est un *logos doxique*.

Si l'on admet que ces deux acceptions du terme *logos* coexistent dans le *Sophiste*, la question devient : à quel type de *logos* correspond la *συμπλοκή τῶν εἰδῶν* dont il est question en 259e5-6 ? Le fait que l'étranger se réjouisse d'avoir préservé la *philosophie* en montrant que certaines choses se mélangent (260a1-7) et le fait qu'il considère ceux qui s'évertuent à séparer chaque chose de tout le reste comme des ignorants en philosophie (ἀφιλοσόφου, 259e2) suggèrent fortement que l'entrelacement des formes est la condition du *logos* de la philosophie, c'est-à-dire du *logos* dialectique. Dans ce cas, une solution simple au problème de la *συμπλοκή τῶν εἰδῶν* se profile : l'entrelacement des formes intervient bien à titre d'ingrédient du *logos*, mais seulement comme ingrédient du *logos* dialectique ; or « Théétète est assis » n'est pas un *logos* dialectique, c'est un *logos* doxique contenant un nom et un verbe ; il est donc parfaitement normal qu'il ne contienne pas d'entrelacement de formes. Une fois clairement distingués le *logos* dialectique et le *logos* doxique, il n'y a plus de raison d'attendre qu'un *logos* doxique comme « Théétète est assis » illustre un principe concernant les *logoi* dialectiques comme ceux du sophiste ou du pêcheur à la ligne. Le problème exégétique de la *συμπλοκή τῶν εἰδῶν* se dissout ainsi de lui-même. Pour établir définitivement la validité de cette solution, il convient encore toutefois de la justifier textuellement et d'écarter du même coup les objections qu'elle pourrait susciter.

3. Justification textuelle de la distinction entre *logos* doxique et *logos* dialectique

La solution proposée semble en effet se heurter à un obstacle de taille. Juste après avoir noté avec soulagement que le *logos* compte comme un genre parmi les êtres et que la philosophie en est par conséquent sauvegardée (cf. πρὸς τὸ τὸν λόγον ἡμῖν τῶν ὄντων ἔν τι γενῶν εἶναι. τοῦτου γὰρ στερηθέντες, τὸ μὲν μέγιστον, φιλοσοφίας ἂν στερηθεῖμεν, 260a5-6), l'étranger propose à Théétète de

s'accorder sur ce qu'est le *logos* (ἔτι δ' ἐν τῷ παρόντι δεῖ λόγον ἡμᾶς διομολογήσασθαι τί ποτ' ἔστιν (...), 260a7-8). Or, d'après l'interprétation qui vient d'être proposée, le *logos* dont l'existence préserve la philosophie est le *logos* dialectique, tandis que le *logos* qui doit être défini comme mélange d'un verbe et d'un nom est le *logos* doxique. Une telle lecture ne revient-elle pas à rendre Platon coupable d'équivocité ? L'étranger peut-il utiliser le mot *logos* dans deux acceptions différentes au sein d'une même phrase ? En réalité, il me semble que ce changement de sens perd son caractère problématique lorsqu'on restitue la force adversative de la particule δέ qui, en séparant nettement les deux parties de la phrase, annonce le traitement d'un nouveau point, et lorsqu'on admet que le *logos* dialectique, dont la fonction est de définir, peut *prendre pour objet le logos doxique lui-même*. Après tout, c'est bien en opérant une division, c'est-à-dire en appliquant la méthode qui constitue au moins partiellement la dialectique, que l'étranger distingue, parmi les indicateurs vocaux, les composants essentiels de tout *logos* doxique, à savoir les noms signifiant des agents et les verbes signifiant des actions (261e4-262a1)³³. Il faut néanmoins reconnaître que la transition est difficile, surtout pour celui qui, comme Théétète, ne sait pas encore que le type de *logos* qui va être défini est différent du type de *logos* utilisé jusqu'alors dans le dialogue. Il me semble toutefois que Platon a tout à fait conscience de la difficulté de cette transition et qu'il prend même la peine de la signaler explicitement à son lecteur.

En effet, au moment de débiter l'enquête visant à déterminer si le *logos* se mélange avec le non-être, c'est-à-dire s'il y a des *logoi* faux, l'étranger demande à Théétète si, comme les formes et les lettres, certains noms consentent à se mélanger les uns avec les autres, tandis que d'autres n'y consentent pas (261d1-7). Théétète répond immédiate-

³³ Parmi les commentateurs, seuls M. Hoekstra et F. Scheppers, « ὄνομα, ὄημα, et λόγος dans le *Cratyle* et le *Sophiste* de Platon. Analyse du lexique et analyse du discours », *Antiquité Classique*, 72, 2003, p. 66, n. 41, semblent se rendre compte que l'étranger applique la méthode de division pour distinguer les verbes et les noms.

ment qu'il en va bien ainsi (261d8). Cependant, la suite du texte montre que le jeune homme ne voit pas à quoi fait référence l'étranger, qu'« il a en vue autre chose » (πρὸς ἕτερόν τι βλέπων, 262b1-2) que le mélange des noms et des verbes. Mais que peut bien avoir en vue Théétète quand il s'empresse de répondre à l'étranger que le principe d'un mélange partiel s'applique également aux noms³⁴ ? La réponse, d'après l'interprétation que je propose, est simple. Il a en vue l'entrelacement des genres qui intervient dans le contenu de tout *logos* dialectique ainsi que les arguments par lesquels l'étranger a montré que cet entrelacement est sélectif (251c8-252e8). Comme les genres s'entrelacent sélectivement, Théétète doit penser que c'est également le cas de leurs noms³⁵, ce qui est vrai, mais ce n'est pas ce qu'a ici en vue l'étranger. Ainsi, l'erreur de Théétète, d'ailleurs soulignée deux fois (261e4 ; 262b1-2), a pour fonction d'arrêter le lecteur trop pressé et d'attirer son attention sur le fait que le mélange sélectif des formes (et donc de leurs noms) et le mélange des noms et des verbes sont deux choses différentes, comme le sont les *logoi* qui contiennent ces mélanges. Conscient de cette distinction, le lecteur peut revenir au passage difficile dans lequel s'opère la transition (260a5-8) et désamorcer toute équivocité.

Un autre texte peut être mobilisé pour appuyer la distinction proposée entre différents types de *logos* : il s'agit de la fin du *Théétète*

³⁴ À ma connaissance, le seul commentateur à s'être posé cette question est F.M. Cornford, *op. cit.*, p. 304, n. 2. La réponse qu'il fournit est similaire à celle que je donne immédiatement, même s'il reste aveugle à la distinction entre les *logoi* de la dialectique et ceux qui permettent d'exprimer une opinion. Les autres commentateurs qui prennent la peine de noter l'erreur de Théétète y voient le signe d'une « nouveauté », sans toutefois mesurer toutes les implications de cette nouveauté, cf. L. Campbell, *The Sophistes and Politicus of Plato, with a Revised Text and English Notes*, Oxford, Clarendon Press, 1867, p. 172 ; P. Crivelli, *op. cit.*, p. 223.

³⁵ Les genres et les espèces qui résultent de la division possèdent pour la plupart un nom, cf. 220a6-7 : « Mais, dans cette chasse aux vivants, n'avons-nous pas le droit de distinguer une double forme : pour le genre pédestre, qui se distribue sous une pluralité de formes *et de noms* (...) » (trad. A. Diès, *op. cit.*, p. 307). Cf. aussi 220a2, 225d4, 226b3, 226c6, 226e6...

(206c7sq.). En effet, même si l'examen des trois sens du terme *logos* mené par Socrate à la fin du *Théétète* échoue précisément à circonscrire ce qu'est la science, il me paraît néanmoins possible de les utiliser, moyennant des transformations substantielles, pour mieux comprendre la distinction entre *logos* dialectique et *logos* doxique dans le *Sophiste*³⁶. On peut ainsi considérer que le *logos* dialectique du *Sophiste* correspond à la *combinaison* du deuxième et du troisième sens du terme *logos* envisagés dans le *Théétète*. Tout d'abord, le *logos* dialectique est bien, lui aussi, capable d'énumérer des éléments, non pas certes les éléments fondamentaux de composés empiriques comme le chariot d'Hésiode, mais bien les éléments constitutifs du genre à définir, c'est-à-dire les genres qui interviennent dans sa définition. Ensuite, c'est précisément l'achèvement de cette énumération qui isole le *definiendum* de tout ce avec quoi il a une communauté. Comme le dit explicitement l'étranger dans le *Sophiste* (264d12-265a1), il s'agit d'avancer dans la partie droite des divisions jusqu'à dépouiller le sophiste de tout ce qu'il a de commun avec d'autres espèces pour ne lui laisser que sa nature propre. Or, parvenir à saisir ce qui différencie chaque chose de toutes les autres plutôt qu'un caractère commun à plusieurs choses est précisément l'objectif du troisième type de *logos* présenté dans le *Théétète* (cf. particulièrement *Théétète* 208d5-9 et les parallèles linguistiques avec le passage du *Sophiste* qui vient d'être cité ; voir aussi, dans le même esprit, *Politique* 258c3-7).

Bien entendu, il y a aussi des différences entre le *logos* dialectique du *Sophiste* et le deuxième et le troisième sens du terme *logos* dans le *Théétète*, sans quoi ces sens n'échoueraient pas à définir la science. Ainsi, ce qui permet de distinguer l'objet de la recherche des autres espèces rassemblées sous un genre dans le *Sophiste* n'est pas *un* signe, *une* différence, mais n'est rien d'autre que *l'énumération même* des composants de l'essence du terme à définir. En outre, alors que les éléments de l'énumération semblent être conçus comme inconnaisables

³⁶ Rappelons en outre que le *Sophiste* se présente explicitement comme la suite du *Théétète* (cf. 216a1), ce qui signifie au moins que le *Sophiste* et le *Théétète* partagent une communauté de problèmes.

et sensibles dans le *Théétète* (201d8-202c7)³⁷, il n'y a aucune raison que les idées intervenant dans les divisions soient, elles aussi, inconnaissables et sensibles. En principe, chaque idée intervenant dans une division est elle-même définissable et connaissable ; en fait, chacune d'elles doit déjà être suffisamment comprise pour être utilisée dans la définition d'une autre idée. C'est le sens, semble-t-il, des définitions intermédiaires ou abrégées comme celle du genre de la production (cf. *Sophiste* 219b4-7 ; 265b8-11). De telles définitions intermédiaires permettent d'éviter les erreurs décrites dans le *Théétète* : si quelqu'un capable d'épeler « Théétète » est encore susceptible d'écrire « Téo-dore* » (cf. *Théétète* 207e7-208a5), la définition minimale de la production garantit que le dialecticien sait avec quoi consent à se mélanger cette forme et, à une autre occasion, dans une autre « syllabe » d'un autre « mot », il comprendra qu'il vaut mieux associer la technique à la théorie plutôt qu'à la production, par exemple³⁸.

³⁷ D. El Murr, « *Desmos et Logos* : de l'opinion vraie à la connaissance (*Ménon*, 97 e-98 a et *Théétète*, 201c-210b) », repris dans D. El Murr (éd.), *op. cit.*, p. 156-7 et 167, considère (à la suite de D. Sedley, *The Midwife of Platonism, Text and Subtext in Plato's Theaetetus*, Oxford, Clarendon Press, 2004, p. 172-3) à l'inverse que l'examen de la seconde acception du terme *logos* ne présuppose pas le principe d'asymétrie cognitive de la théorie du rêve. Je ne suis toutefois pas entièrement convaincu par les explications proposées par ce commentateur. Cependant, si les éléments du chariot d'Hésiode sont en effet connaissables, le second sens du terme *logos* dans le *Théétète* est encore plus proche de ce que j'appelle ici *logos* dialectique, puisque, dans les deux parcours, dans les deux énumérations, les éléments sont connaissables. La différence principale étant alors que le *logos* dialectique du *Sophiste* n'énumère pas des éléments empiriques, mais des idées.

³⁸ Je pense ici à la première division du *Politique*, cf. *Politique* 258b3-259d6. Pour S. Delcomminette, *op. cit.*, p. 36-9, la différence entre le *logos* dialectique et l'énumération dont il est question dans le *Théétète* tient dans le fait que l'entrelacement du *logos* dialectique est une opération synthétique qui implique la connaissance de chacun des éléments intervenant dans cet entrelacement, tandis que l'énumération du *Théétète* est une opération analytique qui présuppose le tout dont elle énumère les éléments.

Quant au premier sens du *logos* auquel fait référence le *Théétète*, c'est-à-dire l'expression d'une pensée au moyen de noms et de verbes (*Théétète* 206d1-6), il correspondrait dans cette lecture au *logos* doxique.

Si le malentendu entre Théétète et l'étranger dans le *Sophiste* et l'examen de la polysémie du terme *logos* dans le *Théétète* viennent appuyer la solution que je propose au problème de la συμπλοκή τῶν εἰδῶν, il convient encore d'écarter une dernière objection contre cette solution. L'étranger, dans le passage du *Sophiste* que nous commentons, explique en effet que « la séparation entre chaque chose et tout le reste est la plus radicale manière d'anéantir *tout* discours » (Τελεωτάτη πάντων λόγων ἐστὶν ἀφάνισις τὸ διαλύειν ἕκαστον ἀπὸ πάντων, 259e4-5). La référence à *tout* discours n'invalide-t-elle pas l'idée selon laquelle la communauté des genres est responsable du *seul logos* dialectique ? Il me semble que non. Si, en effet, la séparation de chaque chose avec tout le reste anéantit tout discours, c'est que « chaque chose » comprend aussi bien les formes que les verbes et les noms. Par conséquent, la séparation de chaque chose avec tout le reste signifie aussi bien la séparation des formes entre elles que la séparation des noms et de verbes, autrement dit, aussi bien la destruction du *logos* dialectique que celle du *logos* doxique³⁹. Par contre, quand le principe d'un mélange partiel est appliqué spécifiquement aux formes, ce n'est pas *tout logos* qui est rendu possible, mais c'est *pour nous* (ἡμῖν, 259e6) que le *logos* advient, c'est-à-dire, dans mon interprétation, pour nous *dialecticiens*⁴⁰. Dans la mesure où le *logos* dialectique d'un objet

³⁹ Qui plus est, l'hypothèse de la séparation entre chaque chose et tout le reste implique probablement la suppression de *tout type de rapport entre les choses* (cf. εἰς μηδέν, 251e9), y compris donc la suppression du rapport d'identité d'une chose à elle-même. C'est pourquoi même les *logoi* du type « l'homme est homme » ou « le bon est bon », voire « homme, homme » ou « bon, bon » sont détruits dans l'hypothèse de l'absence de communication entre les choses.

⁴⁰ Dans ma lecture, le γὰρ qui relie 259e5-6 à 259e4-5 fournit la justification d'une remarque générale en l'appliquant à un cas déterminé : si tout était

contient un entrelacement ou un mélange de genres, en parvenant à montrer contre les tard-venus et les néophytes que certaines choses se mélangent avec d'autres (251c8-252e8) et que ce principe d'un mélange partiel s'applique au domaine des genres (252e9-254b7), l'étranger et Théétète sont parvenus à démontrer la possibilité du *logos* dialectique. C'est pourquoi l'étranger peut légitimement être soulagé d'avoir évité la perte « la plus grande » (τὸ μὲν μέγιστον), celle de la philosophie (260a6-7).

Conclusion

Pour conclure, j'aimerais suggérer que loin d'être une distinction artificielle forgée pour résoudre un problème ponctuel, la distinction entre *logos* dialectique et *logos* doxique rejoint une différence qui traverse toute l'œuvre de Platon, à savoir la différence entre connaissance et opinion. Depuis le *Ménon*, dans lequel Socrate affirme que la différence entre savoir et opinion vraie figure parmi les rares choses qu'il sait (*Ménon* 98b1-5), jusqu'au *Timée* où Timée justifie la distinction ontologique entre sensible et intelligible en se fondant sur la distinction épistémologique entre l'opinion et l'intelligence (*Timée* 51b6-52a7), en passant par la fin du livre V de la *République*, qui voit Socrate faire de « ce qui est totalement » l'objet de la connaissance et de « ce qui participe de l'être et du non-être » l'objet de l'opinion (*République* 476e6-480a13), la volonté de maintenir distinctes l'opinion et la connaissance ne faiblit jamais dans l'œuvre de Platon⁴¹. La thèse défendue dans cet article est que cette volonté ne faiblit pas non plus dans le *Sophiste* et qu'elle se traduit par une distinction entre ce

séparé de tout, il n'y aurait aucun discours possible, car (*sc.* par exemple, dans le cas du *logos* dialectique) c'est par l'entrelacement des formes que le *logos* est né. Pour un tel usage de γὰρ, cf. J.D. Denniston, *The Greek Particles*, second edition, Oxford, Clarendon Press, 1954, p. 66-7.

⁴¹ Cf. également *Banquet* 202a2-10 ; *Politique* 301b1-3 ; *Philèbe* 58e4-59d6.

que j'ai appelé *logos* dialectique et *logos* doxique, le premier de ces deux types de *logos* correspondant bien évidemment au *logos* de la science, le second à celui de l'opinion. Cette hypothèse est en outre corroborée par le fait que la structure de l'entrelacement contenu dans un *logos* dialectique est telle qu'elle ne peut rendre ce *logos* faux⁴². Or l'absence d'erreur et de fausseté caractérise justement la science d'après Platon (cf. *République* V 477e6-8).

Bien sûr, le parallèle entre les deux types de *logos* distingués, d'une part, et la différence entre opinion et connaissance, de l'autre, mériterait d'être approfondi, en particulier en ce qui concerne le rapport entre les *logoi* dialectiques du *Sophiste* et du *Politique* et le « raisonnement sur la cause » (αἰτίας λογισμός) du *Ménon* qui permet d'enchaîner les opinions vraies et de les transformer en savoir stable (*Ménon* 97e5-98a8). Il faudrait en outre préciser si la vérité caractérisant toujours les *logoi* de la dialectique est du même type que la vérité caractérisant parfois certains *logoi* exprimant une opinion. S'il me paraît *a priori* possible de réconcilier l'enchaînement des opinions vraies par un raisonnement sur la cause avec l'application de la méthode de division dans le *Sophiste* (ne fût-ce que parce que l'un et l'autre impliquent une forme de lien : un δεσμός dans le *Ménon* 98a8 et une συμπλοκή dans le *Sophiste*) et de distinguer la vérité d'un *logos* dialectique de celle d'un *logos* doxique, ces tâches ne peuvent être effectuées dans le cadre du présent article. J'espère cependant avoir déjà pu montrer que la distinction entre *logos* doxique et *logos* dialectique permet de résoudre le problème exégétique de la συμπλοκή τῶν εἰδῶν, que cette distinction est ancrée dans le texte du *Sophiste* et même subtilement indiquée par Platon et qu'elle fait finalement écho à la distinction, fondamentale pour le platonisme, entre opinion et connaissance.

Nicolas ZAKS
 Université libre de Bruxelles
 Nicolas.Zaks@ulb.ac.be

⁴² Comme je l'ai expliqué dans la deuxième section.

